

**Ne dites pas à ma mère  
que je suis à Mc Leod...  
elle me croit à Dharamsala!**

**I**L N'Y A PAS DE RAISON de ne pas faire comme tout le monde! En fait, ne le dites à personne, mais à Dharamsala... il n'y a rien, enfin pas ce que l'on croyait y trouver: le Vatican des bouddhistes, la Mecque des Tibétains. Le Dalai Lama et sa suite occupent les hauteurs de Mc Leod, une dizaine de kilomètres plus loin. Pourquoi ne pas le dire franchement? Deux hypothèses: soit les Indiens ont voulu leurrer leurs ennemis chinois et ainsi protéger le prix Nobel de la paix des missiles communistes; soit les fonctionnaires de l'information nous ont une fois de plus roulés dans la farine. Dharamsala sonne tellement plus exotique, plus propice à l'épanouissement de la spiritualité. Mc Leod, au contraire, sent le *loch* écossais au bord duquel de maudits rouquins passent leur temps à distiller un de ces whiskys tourbés dont ils ont le se-

cret. Cela dit, on médite aussi bien un verre de bon whisky à la main qu'en ânonnant des mantras. À McLeod, il y a d'ailleurs plus de débits d'alcools que de temples et la première chose que l'on m'y proposa ne fut pas la bénédiction du Saint-Père, mais un joint bien tassé. Sans glace, s'il vous plaît. Les choses rentrent cependant peu à peu dans l'ordre. Dharamshala a déjà perdu la moitié des sons H dans sa transcription occidentale, il se trouvera bien un jusqu'au-bouddhiste pour fumer l'autre.

J'aurais peut-être dû me laisser tenter et achever sur le dos d'un éléphant rose une journée riche en émotions. Elle commença par deux verres de thé avalés à côté du Trois-Cafards. Impossible de les boire ailleurs sans se mettre le quartier à dos. L'estomac ainsi solidement lesté, je chargeai mon sac et gagnai la gare routière de Chamba encore peu animée à cette heure. Cinq bus, pas plus, s'alignaient sur la grille de départ. Il aurait fallu patienter deux heures pour embarquer dans le direct de Dharamsala, aussi me laissai-je convaincre de monter dans le rapide de Nurpur dont le moteur ronflait déjà.

Le bus s'ébranla aux trois quarts vide, une quinzaine de minutes après l'heure prévue, et se dirigea vers la sortie de la ville par l'unique route, chargeant les voyageurs à chaque main tendue sur son passage. Nous laissâmes la piste de Bharmour à main gauche, continuâmes selon un cap ouest sud-ouest et quittâmes la grand-route, peu après avoir

franchi la Ravi asséchée, pour couper à travers la montagne sur une voie étroite où croiser une moto pose parfois problème.

Des routes de montagne, j'en ai connues et j'espère en connaître d'autres mais là, mon instinct me fit discrètement signe de me tenir prêt. Au même instant, la taille du bus se réduisit à celle d'un jouet au milieu du tableau d'une insolente beauté encadré dans le pare-brise. On eut dit la première image d'un film d'aventure tourné en cinémascope, celle qu'un type dont le nom ne figure même pas au générique a cherchée pendant des semaines et observée pendant des heures sous tous les angles de lumière.

Sculpté à la gouge, un trait dessine à perte de vue la pente régulière que nous suivrons à flanc de montagne jusqu'au col de Jot, à 2 871 mètres. Accrochez-vous, jeunesse! Sur la surface roulante de l'asphalte, le véhicule agrippe les quarante kilomètres heure à fond de troisième. À cette vitesse, nous gagnons vite les deux mille. Le chauffeur conduit une main sur le volant, l'autre sur l'avertisseur sonore, modèle napolitain, que l'on entend de loin. Ça tangué très fort dans les virages. Une embardée à gauche pour éviter la paroi et une à droite, tout de suite après, pour rester sur le ruban de bitume. Même désinvolture dans les épingles à cheveux. L'avant de la cabine tourne alors au-dessus du vide. Je n'ai pas les tripes plus nouées que si nous transportions de la nitroglycérine. J'aurais dû me raser... J'aimerais profiter de la ligne de crête enneigée qui borde l'horizon, mais mon regard ne

parvient pas à se détacher de la route. Assis à côté du chauffeur... à sa gauche, je cramponne un volant imaginaire, serre à droite, écrase la pédale des freins. Ils ne répondent pas! J'ai les mains moites.

Un moment d'inattention, un coup de klaxon oublié et l'autobus se retrouve nez à nez avec un dix tonnes. Coup de frein brusque. Sous l'avant de la cabine, autrement dit sous mes pieds : un vide de mille cinq cents mètres, peut-être même deux mille. Les roues? Un peu en retrait, derrière toi. Sur le bitume? Ouais, ouais. T'es sûr? T'inquiète pas. Si le chauffeur avait au moins la bonne idée de nous faire descendre. Même pas! Le contrôleur dirige déjà, au sifflet, la marche arrière. Et l'autre qui avance au fur et à mesure que nous reculons. Il va finir par nous pousser, ce con! Avant de basculer dans le ravin, nous arrivons à poser deux roues sur un bout d'accotement stable le long de la paroi. L'incident clos, ça repart de plus belle. Je crains pour la descente.

Le soleil a dissipé la légère brume, soufflé sur les tons pastel du décor une lumière vivifiante et accentué les contrastes. Un arrêt brutal et trois passagers sautent de la cabine à la suite du contrôleur. Une pause gerbe? Ça presse? Pas du tout! Les bougres dévalent les fourrés et grimpent aux arbres cueillir d'énormes fleurs comestibles à plusieurs corolles du même rouge sang que la bure des moines. Les Indiens les appellent *brhaa* et les Tibétains, je l'apprendrai plus tard, *haloe Maytok*. Ils en déposent une, de la

taille d'un lotus, devant les divinités représentées sur le tableau de bord. Avec ça, plus de risque!

Un rai de lumière frappe les terrasses à travers les pins. Nous ne nous arrêtons pas pour la photo. Le chauffeur veut en finir, le manège tourne depuis trois heures. À un euro le ticket, même la Foire du Trône ne propose pas mieux. Les arrêts se multiplient à l'approche du but. Nous terminons avec un excédent d'une cinquantaine de passagers, une surcharge d'au moins trois tonnes ! Plus personne ne parvient à bouger, ni même à descendre. À ce régime, pas étonnant que les routes soient défoncées, les bus déglingués.

*(Dharamsala, lundi 8 mars 2010)*